

ne pas connaître un seul des plats qu'on nous avait servis, tant était monsieur Petit un artiste français.

« La danse recommença environ une demi heure après dîner qu'eut lieu le départ des évêques, et continua avec une ardeur toujours croissante, lorsque les cruelles mairies, commençant à s'inquiéter de certaines promenades sentimentales que faisaient leurs demoiselles, dans les entre-actes de la danse, après la disparition de Phœbus, rappelèrent leurs jeunes nymphes, non en les menaçant et armées de javelots comme la déesse Calypso, mais d'un ton assez maussade au dire des cavaliers. A neuf heures, tout le monde était rentré dans l'enceinte des murs de Québec. »

Il paraît que nos gouverneurs Sir John Young et Sir N. F. Belleau affectionnent Spencer Wood, autant et plus que Sir James Craig. Puisse le noble château, où se sont assis à diverses reprises, nos Princes du sang : le Prince de Galles, le Prince Alfred, le Prince Arthur, continuer à ajouter à l'éclat de la ville capitale et à faire les délices de ses hôtes.

Sillery, 28 Juin 1870.

J. M. LeMOINE.

EDUCATION.

La première éducation.

Tout ce qui entoure le début de la vie a une influence profonde, intime sur l'individu, lui imprime un cachet, lui donne des tendances et des aptitudes : *Heureux les enfants bien nés*, dit la sagesse des nations.

Les soins donnés à la première enfance ont une importance que l'on ne saurait exagérer ; c'est sur elle qu'il faut agir pour régénérer l'homme, car il serait difficile et le plus souvent impossible de modifier le tempérament, le caractère, les tendances de ceux qui procèdent ; mais l'enfant qui vient de naître est comme une cire molle, tout peut être modifié et corrigé chez lui : son corps débile peut facilement devenir fort et robuste, et ses facultés naissantes se développer selon leurs lois sans qu'il y mette obstacle. Ceux qui l'entourent sont presque tout-puissants sur lui, car toutes les fibres de l'organisation étant alors souples et obéissantes, elles se soumettent sans peine aux expressions, aux habitudes intellectuelles et morales que l'on inspire. Les influences de toutes sortes que subit l'enfant, et qui constituent la première éducation, peuvent changer les prédispositions, les penchants et les goûts, et l'enfant ainsi réformé, perfectionné, devenu homme, procréera des descendants qui participeront au perfectionnement qu'il aura acquis ; eux, à leur tour, pourront faire de même. Du perfectionnement en perfectionnement légués aux générations successives, l'humanité arriverait à se modifier jusqu'à un point qu'il serait difficile d'assigner.

C'est donc à la première enfance, à la première éducation qu'est attaché le véritable progrès de l'humanité.

Aussi, peut-on dire en toute vérité que l'avenir des nations comme l'avenir de l'individu, dépendent des soins que l'on donne à la première enfance. Le germe de tout progrès, de toute prospérité est là.

Si la première éducation est bonne, chez une nation, elle est inébranlable et n'a rien à craindre ; la vie généreuse et puissante circulant à flots dans toutes ses parties, la rendra victorieuse des plus graves blessures ; elle se relèvera triomphante de tous les échecs.

Si au contraire, elle pèche dans la première éducation, c'est en vain qu'elle brille à l'extérieur par le développement des sciences, des arts et de l'industrie ; c'est le fruit piqué au cœur ; l'enveloppe peut pendant quelque temps masquer le travail de destruction intérieur qui s'opère, mais la vie n'en est pas moins atteinte et le mal souvent irrémédiable.

Il est difficile même après avoir profondément étudié le sujet, de se faire une juste idée de toute l'importance des soins donnés à la première enfance, surtout des soins maternels.

Les caresses, les regards, les souris d'une mère ont une onction divine. Ils transmettent une âme, un feu subtil qui pénètre, réveille, vivifie toutes les fibres de la tendre enfance.

Les baisers, les regards, les souris de l'étrangère, auprès de ceux d'une mère, sont âpres et secs. Ils ne contiennent pas, ils ne transmettent pas l'intelligence, l'amour, la vie intime qu'une mère donne à son enfant. Ils empêchent du naître ou étouffent tous les germes nobles dans leur source. Ces germes demandent à être couvés par les effluves maternels.

Voyez ce jeune homme dont le regard est doux et compatissant comme celui d'une femme, fort et vainqueur comme celui du héros ; sa physionomie mobile comme les cordes d'une harpe fait rêver à tous les nobles et grands sentiments ; ainsi qu'une suave poésie, il vous inspire une sympathie irrésistible. Soyez bien sûr que ce jeune homme s'est développé sous le regard d'une tendre mère. C'est ce regard qui a pétri sa chétive organisation dès les premiers jours de son existence, et qui lui a infusé toutes les grandes et nobles passions. Toute mère est sainte et héroïque auprès du berceau de son enfant, et son influence magnétique donne une seconde vie à celui qui est sorti de ses entrailles.

« Commence, jeune enfant, dit Virgile, à connaître ta mère à son sourire ; ta mère ! elle a, pendant dix mois, souffert bien des ennuis ! Commence, jeune enfant ; celui à qui n'ont pas souri ses parents, ne fut jamais admis à la table des dieux, (jamais au lit d'une déesse. ») (Églogue V.)

Aux premiers jours de l'existence, l'organisation était comme une cire molle, toute l'âme d'une mère s'y insinuit, s'y incorpore par les doux regards incessamment répétés, par les sons inarticulés d'amour, par les inflexions profondes de sensibilité, de dévouement sans borne. L'enfant grandissant, se développant dans cette atmosphère de bonté, de tendresse, de sainteté, en un mot, de tout ce qui est beau et noble dans l'humanité, son organisation s'imbibait de tous ces sentiments, elle se les incarne, les condense, les exprime, les cristallise, pour ainsi dire, dans tout son être, et comme un diamant vivant et animé, il réfléchit toute l'âme sanctifiée de celle qui, après l'avoir mis au monde une fois, continue à l'enfanter tous les jours.

Rien de semblable pour la première enfance élevée sous le toit de l'étrangère.

Pour faire comprendre toute l'influence qu'une mère peut avoir sur la première enfance, rappelons que les êtres faibles peuvent être atteints de tics nerveux, de maladies nerveuses en imitant les phénomènes que ces affections présentent ou même simplement en les voyant sur autrui, et ici nous pourrions citer des faits aussi curieux qu'instructifs. Puisque l'influence physiologique est si puissante que de remuer et d'atteindre, par sa seule présence, une organisation étrangère jusque dans ses profondeurs, que doit-ce être du rayonnement maternel sur la petite créature qui vient de naître. Les pauvres êtres infortunés qui sont privés de ce soleil divin font peut-être bien de quitter au plus vite la terre !

L'enfant grandissant, se fortifiant, les pensées généreuses, les sentiments nobles qui lui ont été inspirés, incorporés, se développent et se fortifient en même temps que son organisme d'après les lois harmonieuses établies entre le corps et l'âme. La tige naissante se plie, obéissant à la plus faible impulsion ; mais à mesure que les années s'écoulent, elle se fortifie dans la position qu'on lui a imprimée, et bientôt, grâce à la sollicitude maternelle, l'homme fait nous présentera un noble type de l'humanité dans lequel resplendiront tous les grands sentiments, auréole qui distingue les hommes destinés à tracer la route lumineuse du progrès, et à rayonner à travers les âges comme les astres qui indiquent le port. Quel noble et généreux orgueil doit faire tressaillir une mère quand elle songe à l'œuvre qu'elle est appelée à faire.

« C'est à notre sexe, sans doute, qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce que l'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans ; et s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation, si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'offensera jamais. Le jeune homme pourra s'écarter sans doute ; mais il déclinera, si vous vou-